

contestée, pendant que l'adulation des cours glissera sur son nom oublié, et qualifiera sa captivité d'acte bienveillant destiné à le sauver de l'insanie et de la honte, telle sera la récompense de l'homme envoyé sur la terre pour être le poète du Christ. — Digne récompense, en effet ! Florence n'a prononcé contre moi que la mort ou le bannissement, Ferrare lui donnera une cellule et la pitance des prisonniers : traitement plus dur que le mien et moins mérité ; car moi, j'avais blessé les factions que j'avais tenté de comprimer ; mais cet homme inoffensif, qui regardera le ciel et la terre avec les yeux d'un amant, et qui daignera embaumer dans ses célestes flatteries le prince le plus chétif qui fut jamais procréé pour régner, qu'aura-t-il fait pour mériter pareil châtiment ? Il aura *aimé* peut-être. — L'amour malheureux n'est-il donc pas une torture assez grande, sans y ajouter encore une tombe vivante ? Et cependant il en sera ainsi. — Lui et son émule, le barde de la chevalerie, consumeront de longues années dans l'indigence et la douleur, et, mourant découragés, légueront au monde qui daignera à peine leur accorder une larme, un héritage qui profitera à toute la race humaine, les trésors de l'âme d'un véritable poète. En même temps, leur patrie leur devra un redoublement de gloire unique et sans rivale. La Grèce elle-même n'offre point, dans la longue suite de ses olympiades, deux noms pareils à ceux-là ; elle n'en a qu'un, puissant, il est vrai, à leur opposer. — Et voilà donc la destinée de tels hommes sous le soleil ! L'élévation de leurs pensées, leur sensibilité palpitante, le sang électrique qui coule dans leurs veines, leur corps lui-même devenu âme à force de sentir ce qui est et d'imaginer ce qui devrait être, tout cela ne devrait-il aboutir pour eux qu'à une pareille récompense ? Le souffle des aquilons dispersera-t-il toujours leur brillant plumage ? Oui, et cela doit être, car, formés de matière beaucoup trop pénétrable, ces oiseaux du paradis n'aspirent qu'à revoler vers leur demeure natale ; ils s'aperçoivent bientôt que les brouillards de la terre ne conviennent pas à leur aile pure, et ils meurent ou s'avi-lissent, car l'âme succombe à une infection trop prolongée ;

le désespoir et les passions, implacables vautours, suivent de près leur vol, n'attendant que le moment propice pour les assaillir et les déchirer ; et lorsqu'enfin les voyageurs ailés s'abattent, alors vient le triomphe des oiseaux de proie ; alors ils fondent sur leurs victimes facilement vaincues, et se partagent leurs dépouilles. Il en est cependant qui ont échappé, qui ont appris à souffrir ; il en est qu'aucune puissance n'a pu faire fléchir, qui ont su se résister à eux-mêmes, tâche désespérée, la plus difficile de toutes ; mais il s'en est trouvé, de ces hommes, et si dans l'avenir mon nom devait être rangé parmi les leurs, cette tranquille et austère destinée me rendrait plus fier qu'une gloire plus brillante, mais moins pure. Le sommet neigeux des Alpes approche le ciel de plus près que la crête orageuse du volcan : c'est du fond ténébreux de l'abîme que ce dernier projette sa splendeur. La montagne intérieurement déchirée, au sein brûlant de laquelle est arrachée une flamme passagère et douloureuse, resplendit pendant une nuit de terreur, puis refoule ses feux dans leur enfer natal, l'enfer qui habite éternellement ses entrailles.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT QUATRIÈME.

Beaucoup sont poètes qui n'ont jamais confié au papier leurs inspirations ; et ce sont peut-être les meilleurs : ils ont senti, ils ont aimé, et sont morts sans daigner faire part de leurs pensées à des âmes vulgaires ; ils ont comprimé le dieu renfermé dans leur sein, et sont allés rejoindre les astres, privés des lauriers de la terre, mais bien mieux partagés que ceux qui sont dégradés par les luttes de la passion et les faiblesses attachées à leur gloire, vainqueurs de haut renom, mais couverts de cicatrices. Beaucoup sont poètes sans en porter le nom ; car en quoi consiste la poésie, sinon à trouver dans le sentiment énergique du bien et du mal une

source de créations, à chercher une vre en dehors de nous-mêmes et des conditions de notre destinée, à vouloir, nouveaux Prométhées, ravir le feu du ciel pour en faire présent aux hommes? Hélas! des douleurs viennent payer ce bienfait; le bienfaiteur est puni d'avoir prodigué ses dons en vain, des vautours dévorent ses entrailles, et il languit enchaîné sur la rive à son roc solitaire. Soit! nous savons souffrir. — Ainsi, tous ceux dont l'intelligence toute-puissante s'affranchit du poids de la matière, ou l'allège et la spiritualise, quelle que soit la forme que leurs créations choisissent, tous ceux-là sont poètes; le marbre éloquent transformé en statue peut porter plus de poésie empreinte sur son front expressif qu'il n'y en eut jamais dans les chants de tous les poètes, Homère excepté. Dans un coup de pinceau sublime une vie tout entière peut reluire; il peut défier la toile, et la faire briller d'une beauté tellement surhumaine que ceux qui fléchissent le genou devant ces divines idoles ne violent aucun commandement, car le ciel est là dans toute sa grandeur, transfusé, transfiguré. Et que peut faire de plus la poésie dans ses chants qui ne font que peupler l'air de nos pensées et des êtres que nos pensées réfléchissent? Que l'artiste ait donc sa part de gloire, car il a sa part du péril, et il languit découragé quand l'approbation est refusée à ses travaux. — Hélas! le désespoir et le génie ne sont que trop souvent réunis! Dans les siècles que je vois passer devant moi, l'art reprendra avec une gloire égale le sceptre qu'il tenait en Grèce aux jours mémorables d'Appelles et de Phidias. Les ruines lui apprendront à ressusciter les formes grecques; et les âmes romaines revivront enfin dans des ouvrages romains exécutés par des mains italiennes; et des temples plus majestueux que les anciens temples offriront au monde de nouvelles merveilles. A l'image de l'austère Panthéon, s'élancera jusqu'au ciel ce dôme¹¹ ayant pour base un temple qui surpassera tous les édifices connus, et où le genre humain viendra en foule s'agenouiller; jamais pareille enceinte ne s'offrit aux regards des hommes; toutes les nations accourront déposer leurs péchés à cette porte colossale

du ciel. L'architecte hardi à qui sera confiée l'audacieuse tâche d'élever cet édifice, verra tous les arts reconnaître sa souveraineté; soit que, sorti du marbre sous son ciseau, l'Hébreu¹² à la voix duquel Israël quitta l'Égypte, ordonne aux vagues de s'arrêter; soit que son pinceau étende les couleurs de l'enfer sur les damnés debout devant le trône du souverain juge¹³, tels que je les ai vus, tels que chacun les verra; soit que son génie élève des temples d'une majesté inconnue avant lui, c'est moi qui serai la source principale où viendra puiser sa pensée¹⁴, moi le gibelin, moi qui ai traversé les trois royaumes qui forment l'empire de l'éternité. Au milieu du cliquetis des glaives et du choc des cimiers, le siècle qu'aperçoivent mes regards prophétiques n'en sera pas moins le siècle du beau, et pendant que le malheur pèsera sur les nations, le génie de ma patrie s'élèvera : cèdre majestueux du désert, la beauté de son feuillage frappera tous les regards; aussi odorant que beau, aperçu de loin, il exhalera vers le ciel son encens natal. Les souverains, suspendant un moment le jeu sanglant des batailles, déroberont une heure au carnage pour contempler ou la toile ou la pierre; ceux-là même qui sont les ennemis de toute beauté sur la terre, forcés d'admirer, sentiront la puissance de ce qu'ils détruisent; mais l'art, se méprenant dans sa reconnaissance, élèvera des monuments et des emblèmes à des tyrans qui ne voient en lui qu'un jouet, et prostituera ses charmes à d'orgueilleux pontifes qui n'emploient l'homme de génie que comme on emploie une bête de somme, à porter un fardeau, à servir dans un besoin donné, afin de vendre son travail et de trafiquer de son génie. Celui qui travaille pour les nations est pauvre peut-être, mais il est libre; celui qui sue pour les rois n'est qu'un chambellan doré qui, vêtu et gagé, se tient à la porte, esclave respectueux et patelin. O Puissance qui règnes et qui inspires! comment se fait-il que ceux dont le pouvoir sur la terre ressemble le plus en apparence au tien dans le ciel, te ressemblent le moins en attributs divins, marchent sur le front humilié des nations, et puis nous assurent que c'est de toi qu'ils tiennent leurs

droits? Comment se fait-il que ces fils de la gloire, qui disent tenir d'en haut leurs inspirations, ceux dont le nom est le plus souvent dans la bouche des peuples, sont condamnés à passer leurs jours dans l'indigence et la douleur, ou à n'arriver à la grandeur que par le chemin de la honte, en portant une flétrissure plus profonde et une chaîne plus brillante? ou si leur destinée les a placés dans une position plus élevée, ou si les tentations n'ont pu les arracher à leur humble condition, pourquoi faut-il qu'ils aient à soutenir au-dedans d'eux-mêmes une épreuve plus rude, la guerre intérieure des passions profondes et ardentes? Florence! quand ton cruel arrêt fit raser ma demeure, je t'aimais; mais la vengeance de mes vers, la haine des injures, qui croît avec les années et accumule mes malédictions, voilà ce qui vivra, ce qui doit survivre à ce que tu as de plus cher, à ton orgueil, à tes richesses, à ta liberté, et à ce fléau, le plus infernal de tous les maux ici-bas, la domination exercée dans un État par des tyrans pygmées : car cette domination n'est pas limitée aux rois, et les démagogues ne leur cèdent qu'en durée, leur règne étant plus court. En toutes les choses mortellement fatales qui font que les hommes se haïssent eux-mêmes et entre eux, en discorde, en lâcheté, en cruauté, en tout ce qui est sorti de l'union incestueuse du Péché avec la Mort, enfant du Péché, en tout ce qui constitue l'oppression sous ses formes les plus hideuses, le chef factieux n'est que le frère du sultan, le copiste cruel du pire des despotes. Florence! que de fois, pareille au captif qui cherche à briser sa chaîne, cette âme solitaire a, malgré ses injures, soupiré après le moment de revoler vers toi! L'exilé est de tous les prisonniers le plus à plaindre¹⁵, il a pour prison le monde entier, pour barreaux les mers, les montagnes et l'horizon qui le séparent du seul coin de terre où, — quel que soit son destin, — est pour lui la patrie dans laquelle il lui serait doux de mourir. — Florence! quand cette âme solitaire ira se réunir aux âmes qui lui ressemblent, tu reconnaîtras ce que je vau; tu chercheras à honorer par une urne vide mes cendres que tu n'obtiendras jamais¹⁶. — Hélas! « que l'ai-

je fait, ô mon peuple¹⁷? Tous tes traitements sont empreints de rigueur; mais ici ils dépassent les limites ordinaires de la perversité humaine; car j'ai été tout ce qu'un citoyen pouvait être : mon élévation était ton ouvrage; dans la paix comme dans la guerre, j'étais tout à toi, et en retour tu t'es armée contre moi. — C'en est fait! peut-être ne dois-je jamais franchir l'éternelle barrière interposée entre nous; je mourrai seul, en voyant avec des yeux prophétiques les jours mauvais qu'il m'est donné de voir, et les prédisant à ceux qui ne m'écouteront pas; ce fut aussi là le sort des anciens prophètes; mais un jour la Vérité éclairera leurs yeux; ils la verront à travers leurs larmes, et reconnaîtront le prophète sur sa tombe¹⁸.

NOTES.

¹ Ce poëme, que lord Byron appelait, dans sa lettre d'envoi à M. Murray, — la meilleure chose qu'il eût jamais faite, pourvu qu'on pût la comprendre, — fut écrit pendant l'été de 1819, «... dans cette ville d'antique renom, jadis voisine de l'Adriatique, Ravenne, où, sur la tombe du Dante, comme il l'avoue en plus d'un vers, il avait si souvent rencontré l'inspiration.» ROGERS.

La *Prophétie*, néanmoins, ne fut publiée pour la première fois qu'en mai 1821, et dédiée à la comtesse Guiccioli qui nous a révélé ainsi l'origine de cette composition. « Quand je quittai Venise, lord Byron promit de venir me rejoindre à Ravenne. Le tombeau du Dante, la classique forêt de pins,

« *T'was in a grove of spreading pines he strayed,*
(DRYDEN.)

les ruines antiques qui se rencontrent dans cette ville, me fournissaient un prétexte suffisant pour l'inviter. Il accepta mon offre, et arriva à Ravenne au mois de juin 1819, le jour de la fête du *Corpus Domini*. Comme il n'avait ni ses livres, ni ses chevaux, ni rien de ce qui l'occupait à Venise, je le priai de vouloir bien écrire pour moi quelque chose sur le Dante; et, avec la facilité et l'activité qui lui étaient ordinaires, il composa la *Prophétie*.»

² Dante Alighieri naquit à Florence, en mai 1265, d'une ancienne et honorable famille. Pendant la première partie de sa vie, il se fit remarquer par ses talents militaires, et donna des preuves d'une bravoure éclatante dans un combat où les Florentins obtinrent une victoire signalée sur les habitants d'Arezzo. Il fut appelé aux fonctions les plus hautes. A

l'âge de trente-cinq ans, il fut nommé un des principaux magistrats de Florence. Cette dignité était conférée par les suffrages du peuple. C'est de cette époque que datent les malheurs du poète. L'Italie était alors déchirée par les deux factions des guelfes et des gibelins. Dante joua un rôle important parmi ces derniers. Proscrit par le parti vainqueur, il fut banni, ses biens confisqués, et mourut en exil en 1321. Boccace le décrit ainsi : — « Il était de taille moyenne, et, depuis qu'il était parvenu à l'âge mûr, affable par caractère, grave dans ses manières et dans sa démarche; ses vêtements étaient simples et toujours appropriés à son âge. Il avait le visage ovale, le nez aquilin, les yeux plutôt grands qu'autrement. Il était d'un caractère sombre, mélancolique et pensif, très modéré dans ses discours, poli et courtois dans ses manières; enfin, en public et dans sa vie privée, Dante réunissait toutes les convenances. »

³ Suivant Boccace, Dante fut amoureux longtemps avant d'avoir été soldat, et sa passion pour cette Béatrice qu'il a immortalisée commença lorsqu'il avait neuf ans et elle huit. L'on dit que leur première rencontre eut lieu dans un dîner que donnait le père de Béatrice, Folco Portinaro. Il est certain que l'impression qu'elle produisit sur le cœur tendre et constant du Dante ne s'effaça pas par sa mort, qui arriva seize ans après. CARY.

« L'esilio che m'è dato onor mi tegno

.....
Cader tra' buoni è pur di lode degno. »

SONNET DU DANTE,

dans lequel il représente le Droit, la Générosité, la Tempérance, bannis du milieu des hommes, et cherchant un refuge auprès de l'amour.

⁵ « Ut si quis prædictorum ullo tempore in fortiam dicti communis pervenerit, talis perveniens igne comburatur, sic quod moriatur. »

Seconde sentence de Florence contre Dante et les quatorze citoyens accusés avec lui.

Le 27 janvier 1301, Dante fut condamné à une amende de huit mille livres et à deux ans de bannissement, et, dans le cas où l'amende ne serait pas payée, à la confiscation de tous ses biens. Le 11 mars de la même année, il fut condamné à une peine que l'on n'infligeait qu'aux scélérats les plus abominables. Le décret qui le condamne, lui et ses compagnons d'exil, à être brûlés s'ils tombaient entre les mains de la justice du pays, fut découvert pour la première fois en 1772, par le comte Louis Savioli. Tiraboschi l'a rapporté en entier.

⁶ Cette dame, dont le nom était Gemma, issue d'une des premières familles guelfes, nommée Corso Donati, était le principal adversaire des gibelins. Elle est représentée par Giannozzo Mannetti : *Admodum morosa, ut de Xantippe, Socratis philosophi conjugæ, scriptum esse legimus*. Mais Léonard Arétin est scandalisé de ce que Boccace a dit, dans la *Vie du Dante*, que — les hommes littéraires ne se mariaient pas,

« Qui il Boccaccio non ha pazienza, e dice, le moglie esser contrarie

agli studj; e non si ricorda che Socrate il più nobile filosofo che mai fosse, ebbe moglie e figliuoli e uffici della re publica nella sua città; e Aristotele che, etc., etc., ebbe due mogli in varj tempi, ed ebbe figliuoli, e ricchezze assai. — E Marco Tullio — e Calone — Varrone — e Seneca — ebbero moglie. »

Les exemples choisis par Léonard sont remarquablement malheureux. car, à l'exception de Sénèque, tous ces mariages n'ont pas été des plus fortunés. La Terentia de Cicéron et la Xantippe de Socrate n'ont guère contribué au bonheur de leurs maris. Caton répudia sa femme. Nous ne savons rien de Varron ni d'Aristotele, et quant à la femme de Sénèque, elle voulait, il est vrai, mourir avec lui, mais elle lui survécut de plusieurs années. « Mais, dit Léonard, *l'uomo e animale civile secondo piace a tutti i filosofi.* » Et de là il conclut que la plus grande preuve de la sociabilité de cet animal est la *prima congiunzione dalla quale moltiplicata nasce la città.*

⁷ Le violence de tempérament de Gemma fut pour Dante une source d'amères contrariétés, et, dans ce passage de *l'Enfer* où un des personnages dit :

« La fiera moglie più ch' altro, mi nuoce, »

les douleurs conjugales étaient sans doute présentes à son esprit. CARY.

⁸ Voyez *Sacco di Roma*, généralement attribué à Guichardin. Il y en a un autre écrit par un Jacopo Buonaparte. Le manuscrit original de ce dernier ouvrage est conservé dans la Bibliothèque Royale de Paris. Il a pour titre *Ragguaglio Storico di tutto l' occorsi, giorno per giorno, nel Sacco di Roma dell' anno MDXXVII*, scritto da Jacopo Buonaparte, gentiluomo samminiatese, che vi si trova presente. — Il en existe une édition imprimée à Cologne en 1756. En tête est placée une généalogie de la famille Buonaparte.

⁹ Alexandre de Parme, Spinola, Pescara, le prince Eugène, Montécuculli.

¹⁰ Christophe Colomb, Améric Vespuce, Sébastien Cabot.

¹¹ La coupole de Saint-Pierre.

¹² La statue de Moïse, sur le tombeau de Jules II.

SONETTO.

Di Giovanni Battista Zappi.

Chi è costui, che in dura pietra scolte,
Siede gigante; e le più illustre, e conte
Opre dell' arte arvanza, e ha vire, e prone
Le labbra sì, che le parole ascolto?
Quest'è Mosè; ben me 'l diceva il folto
Onor del mento, e 'l doppio raggio in fronte,
Quest'è Mosè, quando scendea dal monte,
E gran parte del Nume avea nel volto.
Tal cra allor, che le sonanti, e vaste
Acque ei sospese a se d' intorno, e tale

Quando il mar chiuse, e ne fé tomba altrui.
E voi sue turbe un rio vitello alzaste?
Alzata aveste imago a questa eguale!
Ch' era men fallo l' adorar costui.

¹³ *Le Jugement dernier*, dans la chapelle Sixtine. On aperçoit à chaque pas, dans les ouvrages de Michel-Ange, combien il était profondément pénétré de la poésie de Dante. Les démons du *Jugement dernier*, avec leurs passions si ardentes et si variées, ont leur prototype dans *la Divine Comédie*; les figures qui sortent du tombeau montrent combien il avait étudié l'enfer et le purgatoire; et le sujet du *Serpent d'airain*, dans la chapelle Sixtine, rappelle sur-le-champ, dans le vingt-cinquième chant de *l'Enfer*, les luttes et les contorsions de l'homme qui se débat sous les étreintes et les blessures venimeuses du serpent. *L'Execution d'Aman*, à l'angle opposé de la voûte, est, sans contredit, inspiré par les vers suivants:

« Poi piovre dentro all' alta fantasia
Un crocifisso dispettoso e fiero
Nella sua vista, e cotal si moria.
Intorno ed esso era 'l grande Assuero,
Ester sua sposa, e 'l giusto Mardocheo,
Che fu al dire ed al far così 'ntero. »

DUPPA.

¹⁴ J'ai lu quelque part, si je ne me trompe, que Michel-Ange avait une affection tellement marquée pour le Dante, qu'il avait dessiné toute *la Divine Comédie*, mais que le volume qui contenait ses études fut perdu dans un naufrage.

« Les dessins de Michel-Ange sur le Dante, dit Duppa, formaient un large in-folio, avec le commentaire de Landino; et sur la marge il avait esquissé à la plume tous les sujets intéressants. Ce livre passa ensuite aux mains d'Antonio Montoti, architecte et sculpteur florentin, qui, ayant été nommé architecte de Saint-Pierre, s'embarqua pour Rome avec tous ses effets, parmi lesquels était cette édition du Dante. Le vaisseau fit naufrage, et le volume fut perdu. »

¹⁵ Dans son *Convito*, Dante parle dans les termes les plus touchants de son bannissement, et de la pauvreté et de la détresse où il se trouva. — « Hélas! dit-il, que n'a-t-il plu au Maître de l'univers que l'occasion de cette excuse ne se fût jamais présentée? Pourquoi a-t-il permis que les hommes commissent des injustices envers moi, et que je souffrisse injustement? J'ai souffert la pauvreté depuis qu'il a plu aux citoyens de la plus belle et de la plus illustre fille de Rome, Florence, de me rejeter de son doux sein, où j'avais pris naissance et où j'avais été élevé jusqu'à l'âge mûr, et où, si tel est son bon plaisir, je désire de tout mon cœur reposer mon esprit fatigué et terminer le peu de jours que j'ai à passer sur la terre. J'ai erré partout où s'étend notre langue, montrant malgré moi la blessure que la destinée m'a faite, et que l'on impute souvent comme un crime à l'innocent. Je suis un vaisseau sans nautonnier et sans voile, poussé dans tous

les ports et sur tous les rivages par le vent de la triste pauvreté. J'ai paru devant plusieurs qui, d'après les récits qu'on leur avait faits de moi, s'imaginèrent que j'étais tout autre, et étaient prévenus contre tous mes actes passés et à venir. »

¹⁶ Vers l'année 1516, les amis du Dante obtinrent qu'il pût rentrer dans son pays et dans ses propriétés, à la condition qu'il paierait une certaine amende, et qu'il demanderait publiquement pardon à la république dans une église. Voici quelle fut sa réponse à cette ouverture: — « Quant à votre lettre, que j'ai reçue avec tout le respect et l'affection qu'elle mérite, je vois combien vous avez à cœur mon retour dans ma patrie. J'en suis d'autant plus reconnaissant, qu'un exilé trouve rarement des amis; mais, après mûre considération, je dois, par ma réponse, désappointer l'espérance de quelques petits esprits; et je me confie au jugement que votre impartialité et votre prudence vous dicteront. Votre neveu et le mien m'a écrit ce que je savais déjà par d'autres amis, que, d'après un décret sur les exilés, je pouvais rentrer à Florence, pourvu que je payasse une certaine somme et que je me soumisse à l'humiliation de demander et de recevoir l'absolution. Je vois là dedans, mon père, deux propositions à la fois ridicules et inconvenantes: je parle de l'inconvenance de ceux qui m'imposent de telles conditions; car, dans votre lettre, dictée par le jugement et la discrétion, il n'y a rien de pareil. Une telle invitation est-elle digne du Dante? Après avoir passé près de quinze ans dans l'exil, est-ce ainsi qu'ils récompensent mon innocence, qui est évidente, et mes travaux et mes études? Loin de l'homme et du philosophe cette bassesse de cœur qui viendrait s'offrir elle-même aux fers! Loin de l'homme qui demande justice, ce compromis avec ses persecuteurs en leur payant une amende!

« Non, mon père, ce n'est pas de cette manière que je dois rentrer dans ma patrie; mais certes j'y rentrerai volontiers si vous pouvez m'en fournir un moyen qui convienne à l'honneur et à la réputation du Dante. Si je n'ai pas d'autre moyen, eh bien! je resterai éternellement exilé. Ne puis-je pas également partout jouir de la vue du ciel et des étoiles? Ne pourrais-je pas partout contempler, sous la voûte du ciel, le Dieu qui console, sans me rendre infâme aux yeux du peuple de Florence? Le pain, je l'espère, ne me manquera pas. » Et il continua à éprouver combien est amer le pain de l'étranger, et combien il est dur d'habiter la demeure d'autrui! Ses concitoyens persécutèrent jusqu'à sa mémoire. Il fut excommunié, après sa mort, par le pape.

¹⁷ « *Escrisse più volte non solamente a particolari cittadini del reggimento, ma ancora al popolo, e intra l' altre una epistola lassai lunga che cominciò: — Popule mi, quid feci tibi? —* (Vita di Dante, scritta da Lionardo Aretino.)

¹⁸ Dante mourut à Ravenne, en 1521, dans le palais de son protecteur, Guido Novello da Polenta, qui témoigna sa douleur et son respect pour le poète en lui faisant faire de magnifiques obsèques, et en donnant l'ordre d'élever un monument qu'il ne put voir achever. Les compatriotes du Dante reconnurent trop tard la valeur de celui qu'ils avaient perdu. Au

commencement du siècle suivant, ils demandèrent que les dépouilles mortelles de cet illustre citoyen leur fussent rendues pour être déposées parmi les tombeaux de leurs ancêtres; mais le peuple de Ravenne refusa de rendre ce tombeau, qui témoignait de sa généreuse hospitalité. Les négociations des Florentins, quoique renouvelées depuis sous les auspices de Léon X, et conduites par la puissante médiation de Michel-Ange, n'eurent pas plus de succès.

Aucun poème n'a vu aussi rapidement croître sa réputation que *la Divine Comédie*. Après la mort du poète, vers l'an 1550, Giovanni Visconti, archevêque de Milan, choisit six des plus savants hommes de l'Italie, deux théologiens, deux philosophes et deux Florentins, et les chargea de réunir leurs efforts pour composer un vaste commentaire. Il en existe une copie dans la Bibliothèque laurienne. A Florence, on fonda une chaire publique pour expliquer ce poème, qui faisait à la fois la gloire et la honte de la ville. Ce décret est de l'année 1575, et cette même année Boccace reçut cent florins d'appointements pour ouvrir ce cours dans une des églises. L'exemple de Florence fut promptement imité par Bologne, Pise, Plaisance et Venise.

LES BAS-BLEUS,

ÉGLOGUES LITTÉRAIRES.

Nimum ne crede color.

VING.

Charmantes créatures, ne vous fiez pas trop à la couleur, fussent vos cheveux être aussi rouges que vos bas sont bleus!

ÉGLOGUE PREMIÈRE.

La scène est à Londres, devant la porte de la salle d'un cours.

Arrive TRACY qui aborde INKEL.

Inkel. Vous arrivez trop tard.

Tracy. Est-ce fini ?

Inkel. Ce ne sera pas fini d'une heure; mais les bancs ressemblent à un parterre de fleurs, tant est grand le nombre des dames qui y figurent; c'est une mode qu'elles ont créée; de même qu'on dit les « beaux-arts, » de même on peut donner le nom de « belle passion » à la manie dont ces dames se sont éprises pour la science; et elles ont fait de tous nos beaux messieurs des amateurs de lecture.

Tracy. Je ne le sais que trop, et j'ai usé ma patience en m'efforçant d'étudier vos publications nouvelles. C'est Vamp, Scamp, Monthy, Wordswords et compagnie, avec leur damnable...

Inkel. Arrêtez, mon bon ami; savez-vous à qui vous parlez ?

Tracy. Parfaitement, mon cher; vous êtes connu dans *Pater noster Row*². Vous êtes un auteur, un poète.

Inkel. Et vous imaginez-vous que je puisse vous entendre de sang-froid décrier les Muses ?

Tracy. Excusez-moi : je n'ai pas eu l'intention d'offenser les neuf Sœurs, quoique, à vrai dire, le nombre de ceux qui prétendent à leurs faveurs soit tel... — Mais laissons là cette matière. Je sors de la boutique d'un libraire, contiguë à celle